

Jean Gailhbaud

# Langue de boa

*Roman économique-criminel  
rose et noir*





« Langue de boa » est une œuvre de fiction adossée à des éléments historiques. Divers lieux, faits et personnages présentés dans le cadre de ce roman ont existé, mais ont été modifiés librement par l'auteur.



Dans la nature, les animaux ne se font jamais la guerre, sauf parfois les troupes de chimpanzés, nos cousins éloignés. Par contre, depuis la Préhistoire, les hommes adorent combattre et massacrer leurs congénères. Des bêtes de guerre !

Pour pouvoir massacrer en masse, les hommes se multiplient en s'accouplant comme des sauvages. A l'époque d'Adam et Eve, ils n'étaient que deux. Maintenant, il y a sept milliards d'hommes sur la planète, bientôt dix... Des bêtes de sexe !

L'homme, obsédé par la guerre et par l'amour, ne serait-il qu'un singe dominé par ses pulsions ou un chimpanzé dégénéré ? Sans aucun doute parce que l'homme, qui se croit beaucoup plus intelligent que l'*animal*, est... *bête* !

En somme, l'animal le plus bête, c'est l'homme !



Lorsque je quitte la succursale de ma banque en fin d'après-midi de ce jour d'hiver, le mistral, vent du nord froid et parfois très violent éclaircissant le ciel en peu de temps, se met à souffler sur Toulon. Aussi les rues de cette ville triste et sale, gérée auparavant par une bande de Pieds Nickelés, se vident à toute vitesse de ces passants. Toulon, port largement abandonné par ses marins, justifie bien son surnom : « le port de l'angoisse ». Après avoir bu un verre dans un bar, comme il fait beau, j'observe à proximité la Porte Monumentale de l'Arsenal, nom de la porte d'entrée du Musée de la Marine qui est ornée de deux gigantesques statues représentant l'une Mars, dieu de la guerre, et l'autre Minerve, déesse de la stratégie. Sortant de ma méditation, je note que le fourgon blindé de transport de fonds de la société Protection vint juste d'arriver à la succursale de la banque DEFI. Le chauffeur s'assure tout d'abord que la voie est libre et ensuite donne l'ordre de sortir à son collègue ; puis, tous les deux quittent lentement le fourgon blindé l'un après l'autre. Quelques minutes plus tard, quand les deux convoyeurs chargés de deux sacs bien remplis sortent de la banque, quatre types cagoulés, dissimulés derrière des véhicules, surgissent et les menacent avec des fusils d'assaut. Sur un ordre sec

des malfaiteurs, les deux convoyeurs lèvent les mains en l'air sans aucune hésitation, puis, après un nouvel ordre, se couchent tout de suite par terre tandis que les rares passants sur place se dépêchent de prendre le large sans poser quantité de questions inutiles.

– Magne-toi un peu le cul, on est à la bourre, crie l'un des agresseurs. Allez, grouille, grouille !

Un instant plus tard, la porte arrière du fourgon blindé, qui n'est pas surveillée par les malfaiteurs, s'ouvre discrètement ; deux autres convoyeurs munis de gilets pare-balles et armés de fusils à pompe en sortent avec prudence et se placent de part et d'autre du fourgon. Comme l'un des gangsters alerté par les bruits de pas se retourne vers les nouveaux venus en pointant son arme dans leur direction, ces derniers ouvrent le feu instantanément sur les agresseurs les plus proches à quelques mètres de distance. Tout de suite, un malfrat est atteint, crie et tombe à la renverse ; à terre, son corps sursaute à plusieurs reprises. Les deux convoyeurs tirent encore et parviennent à atteindre un autre gangster qui se met à hurler, lâche aussitôt son arme et se prend le ventre à deux mains tout en restant debout quelques secondes avant de s'effondrer. L'un des gangsters, resté immobile, se réfugie alors derrière une voiture à proximité, vise les convoyeurs avec son arme et lâche une rafale au jugé sans faire de dégât. Les deux convoyeurs armés orientent alors leurs tirs sur lui et le canardent ; les coups de feu claquent de part et d'autre jusqu'à ce que ce gangster touché à la tête s'écroule. Après cette pétarade, le quatrième gangster, peu désireux d'être transformé en écumoire, file comme un zèbre vers un véhicule garé un peu plus loin, se précipite à l'intérieur et démarre dans un bruit de crissement de pneus sans

être poursuivi. N'écoulant que mon courage, caché derrière un arbre, non sans défiance, je me suis gardé d'intervenir cherchant comment sortir de cette situation totalement pourrie ; peu à peu je reprends mes esprits et me dirige vers le fourgon pour porter secours aux convoyeurs, mais ils sont tous indemnes. En attendant l'arrivée de la police et celle des secours, je vais observer les trois malfaiteurs toujours allongés sur le macadam. L'un d'eux est atteint à la poitrine et paraît évanoui ; comme il respire encore, sa chemise ensanglantée se soulève avec régularité. Le deuxième, blessé au ventre, halète avec beaucoup de difficulté tout en poussant des gémissements, le sang dégoulinant largement sur ses vêtements et en particulier sur son maillot blanc. Atteint de plusieurs balles en pleine tête, à première vue le troisième gangster est mort... définitivement. Quelques minutes après cette arquebusade, sirène hurlante, voitures de police d'abord, ambulances ensuite, rappiquent en trombe sur les lieux ; les policiers autour du cadavre, grouillant comme des mouches autour d'une charogne, font le gel des lieux et ramassent soigneusement les gros calibres lâchés sur place par les gangsters, des « machines effaceuses de sourire » selon l'expression des policiers. Après avoir questionné longuement les convoyeurs, un inspecteur de police me demande qui je suis. Par conséquent, je me présente : Pierre Debreil, directeur régional de la banque DEFI, de passage aujourd'hui à la succursale de Toulon. Le transport de fonds qui vient d'être attaqué devait emporter les liquidités de la succursale de Toulon à la « grande boulange », la Banque de France. Pendant que des infirmiers procurent des soins aux deux gangsters blessés, l'inspecteur, l'air préoccupé, râlant

abondamment, commente cette agression avec d'autres policiers en faisant des gestes très vifs à l'appui :

– Manque de pot, encore un qui ira à la morgue et encore un braquage d'une « tirelire ambulante » par des loubars équipés de grosses sulfateuses, ça fait désordre ! Le huitième casse depuis le début de l'année, ça va encore faire jaser. Quelle artillerie ! Vous avez vu le matos ; finie la rigolade, maintenant ils utilisent des armes de guerre, des kalachnikovs. Dans le passé, les gangsters ne disposaient en tout et pour tout que de très petits pétards risibles à côté des AK. A quand les lance-roquettes, les canons antichars et les missiles, hein ?

– Mais, inspecteur, demande un policier, est-ce vraiment si facile de se procurer ces fusils d'assaut ?

– Affirmatif, c'est très facile ! Avec les surplus des guerres récentes, les armes prolifèrent sur la planète et dans le domaine des armes légères, les « kalachs » dominent. Faut dire que ce fusil d'assaut est extrêmement répandu, voyez-vous, c'est l'arme favorite de tous les guérilleros de la planète à qui elle procure un sentiment de virilité et une forme de statut social. La kalachnikov, dite la « fiancée du guerrier » est très efficace, je vous l'assure, c'est l'arme à tout faire.

Comme arme à tout faire, les vieux tirailleurs sénégalais préfèrent largement les armes tranchantes comme la baïonnette parce qu'ils peuvent tout faire avec elle, sauf s'asseoir dessus bien entendu.

– La « kalach » est jugée très supérieure au M-16 américain nettement plus beau, mais moins sûr. Comprenez qu'avec cette arme très meurtrière qui peut tirer une centaine de coups par minute, une petite

bande de combattants peut entrer dans un village et massacrer une centaine de personnes en quelques minutes. Bref, en raison de sa redoutable efficacité, les truands n'hésitent pas à l'utiliser.

– Vouais, inspecteur, demande un autre policier, mais où peut-on en acheter ?

– L'ancien empire soviétique et l'Asie fourguent des quantités industrielles de ces « arquebuses ». On estime qu'il s'en produit dans le monde le nombre fantastique d'un million par an. Bien sûr, les AK neufs ou d'occasion se vendent comme des petits pains à des prix défiant toute concurrence valant seulement quelques centaines de dollars pièce sur les marchés noirs les plus actifs tels que Gaza, Bagdad, Kaboul, Beyrouth ou Mogadiscio.

– Ben voyons, commente un policier, c'est dingue, quoi !

– Bon ! Après ce baston, allons voir nos tontons flingueurs.

Les ambulanciers ayant terminé les premiers soins aux blessés et enlevé leur cagoule, je suis les policiers qui s'approchent de celui qui, touché au thorax et allongé sur un brancard, a la poitrine couverte de sang. La tête de ce truand au profil perturbé apparaît livide. L'inspecteur reconnaît ce type qui s'est « farci plusieurs pralines dans le buffet » et a l'air salement amoché : c'est Joseph Lopiccolo, alias « Jo la science » ou « monsieur Jo » réputé pour son sens de l'organisation dans ce type d'attaque. De mémoire, poursuit l'inspecteur, ce malfaisant n'a rien trouvé de mieux, après avoir déserté de l'armée pendant la guerre d'Algérie, que de rejoindre l'OAS et que par la suite de se reconvertir au grand banditisme. Il a fait ses classes

à Marseille sous les ordres de grands caïds, puis il s'est installé à Toulon et s'est fait coffrer pour des agressions à main armée. L'antigang cherchait depuis longtemps à coincer ce récidiviste, qui n'a jamais rien eu à se reprocher selon lui, un truand forceur de coffres et de fourgons de transport de fonds, un forceur comme on dit, mais jamais rien n'a pu être prouvé contre lui. Avec un casier judiciaire aussi long qu'un couloir de métro, Monsieur Jo, officiellement rangé des voitures, a formé le gang des Toulonnais, un commando de truands spécialisé dans ce domaine et domicilié dans un des bas-quartiers de Toulon, le Petit-Chicago. Cette fois-ci, monsieur Jo ne s'est pas douté que nous avons décidé de faire renforcer les équipes de transport de fonds par des convoyeurs supplémentaires bien armés et équipés. Par ailleurs, monsieur Jo, commerçant, gère une boîte de nuit, le Festival, qui sert de lieu de réunion à un joli petit monde de voyous. Comme il a dépassé la soixantaine, nous avons cru qu'il s'était mis en retraite du grand banditisme pour éviter d'être renvoyé pour des années au « grand séminaire » comme disent les gangsters. Ensuite, l'inspecteur s'approche de l'autre gangster blessé qui presse les mains posées sur sa bedaine couverte de pansements comme pour empêcher le sang de couler ; sur son bras, figure un tatouage romantique représentant une jeune femme avec ces mots « A celle que j'aime ». A première vue, il est méchamment amoché au ventre avec de belles boutonnières et hurle de douleur : – Crie doucement, lance l'inspecteur. Pas la peine de lui passer les bracelets, l'ambulance suffit. Celui-là, explique-t-il, c'est Alain Tarki, alias Nœilnœil, un marginal, mais un beau mec, si ce n'est que son œil droit dit merde à l'autre, si bien qu'il doit

porter des verres fumés pour éviter le ridicule. Noël Noël est surnommé également « l'arroseur » dans le milieu en raison de la dispersion générale de ses tirs. C'est un spécialiste du vol à la roulotte qui a pris une orientation moins risquée en devenant un « mac à dames » avec une écurie très bien fournie. En effet, ce quadragénaire, retiré des affaires, est devenu tenancier d'un petit bistrot au port de Toulon, mais il n'est pas vraiment reconverti à la limonade parce qu'il possède un bel attelage de gagneuses dans son bar à filles. Encore de la viande froide ! Il va falloir l'amener dans le grand congélateur de la morgue, note ensuite sans manifester aucune émotion l'inspecteur qui s'est déplacé et a examiné le cadavre vêtu d'un treillis kaki du troisième gangster, décédé, une flaque de sang rouge apparaissant sous sa nuque, c'est Jean Cotte dit Jeannot le lyonnais, qui vient de se faire dessouder. Ce macchabée d'une quarantaine d'années, première gâchette chez monsieur Jo, s'est déjà fait pincer pour diverses attaques à main armée et est donc bien connu de nos services ; Jeannot a ainsi fréquenté la taule à plusieurs reprises et disposait d'un casier judiciaire épais comme le bottin mondain. Avant de mettre les deux presse-gâchettes blessés en cabane, il va falloir les envoyer se faire soigner à l'hosto et, si jamais ils survivent, un comité d'accueil va poliment les « travailler à la caresse » et les cuisiner afin de pouvoir cravater également le quatrième de la bande. Après une comparution immédiate, le juge les enverra réfléchir en cabane. Il va falloir également tenter de trouver l'origine des kalachnikovs.

Quand des journalistes accompagnés de photographes arrivent, une jeune femme témoin du braquage, qui arpentait le bitume, vient signaler à

l'inspecteur qu'elle a vu un des gangsters fuir dans une BMW noire ; cependant elle reconnaît qu'elle n'a eu ni le temps, ni la présence d'esprit de relever le numéro d'immatriculation de la voiture. Très mignonne, elle porte une tenue aguicheuse genre « mi-pute, mi-soumise » A première vue, c'est une femme de très petite vertu gagnant à être connue. Visiblement sous le choc et au bord de la défaillance, elle s'accroche à moi, puis commence à tourner de l'œil et finit par tomber à la fois dans les vapes et dans mes bras ; les photographes se mettent à nous mitrailler avec leurs appareils. Pendant que je tente de la réanimer et que les badauds courageusement accourent en nombre sur les lieux, un type à l'allure militaire, genre armoire à glace, se dirige vers les policiers. Il s'adresse alors à l'inspecteur et se présente comme étant Simon Procacci, le patron de la société de transport de fonds dont un fourgon vient d'être attaqué. Il se trouvait justement à Toulon et a appris l'agression par un des convoyeurs à l'instant et demande à l'inspecteur de lui raconter ce qui s'est passé. L'inspecteur lui fait alors un résumé succinct. Ensuite, Procacci et moi décidons d'aller prendre une boisson dans un café proche. Pendant cette pause, assis autour d'une table, nous bavardons au sujet de la circulation clandestine des armes et de ses funestes conséquences, le crime ou pire la guerre.

## I

### Le sourire du boa

De retour à mon bureau, je téléphone aussitôt au président de ma banque, Arnaud de la Canonnière, pour l'informer de cette agression. D'excellente humeur, il commente sur un ton malicieux :

– Puisqu'il n'y a pas eu de drame, tant mieux ! Pas triste cette histoire, Pierre, expliquez-moi comment vous vous débrouillez pour vous trouver toujours dans des lieux chauds juste au moment où il ne vaudrait mieux pas ?

– La fatalité, président.

– Admettons ! Autre sujet, Pierre, bien que ne me sentant pas bien vieux, je vais quitter le navire demain à l'occasion du prochain conseil d'administration, poussé dehors sous prétexte de la limite d'âge par les manœuvres tortueuses de mon successeur, Charles Marro de la Rochère d'Aspremont, un soi-disant noble ; en tout cas, sa noblesse ne remonte pas aux croisades. Même si ce gamin brillant possède de belles capacités, méfiez-vous de lui car il ne rit jamais et n'a aucun sens de l'humour, ce qui n'est pas

sérieux d'après moi. Dès demain, belle erreur de casting, cet oiseau rare à la carrière fulgurante va se faire attribuer une rémunération princière et des stock-options astronomiques. Ce jeune morveux ne doutant de rien n'hésitera pas à prendre la part du lion, rit Canonnière, son rire ironique cachant mal la blessure d'un vieux félin écarté trop tôt du pouvoir.

– Pourquoi riez-vous, président ?

– Ce premier de la classe au QI himalayen, aidé par la mafia de Polytechnique dont on connaît l'efficacité sournoise et par des administrateurs qui lui ont fait la danse du ventre, a monté un coup d'Etat avec une habileté florentine pour piétiner ses rivaux afin de pouvoir me succéder. Promotion trop rapide car, revers de la médaille, ce polytechnicien à l'intelligence abstraite et à la bosse des maths paraît plein de petits défauts : chaque matin en se levant, ce fervent du néo-management a une flopée d'idées détestables. Selon ce fils à papa, le monde est peuplé soit de gens doués qu'il déteste, soit de crétins qu'il méprise. On raconte aussi que cet assoiffé de pouvoir jetterait l'argent par les fenêtres et qu'il serait un panier percé. On m'a également révélé qu'il serait un libertin et qu'il serait concerné par une vilaine affaire au Maroc. Enfin, atteint d'une dyslexie tenace, il arrive parfois à cette perle rare de bégayer. Bon, les indicateurs de la banque sont au vert, mais tout cela risque de finir en eau de boudin.

Dans la force de l'âge, Canonnière, homme de caractère – en réalité, il a un très sale caractère – malin, mais loyal envers ses troupes et influent dans le monde des affaires, va me manquer. Peu à peu, nos conversations ont bâti une amitié sincère entre nous. De tempérament gaullien, Canonnière est un homme

carré au corps rond, mais il est craint pour ses diagnostics sans pitié qui font trembler tous les incompetents. Sachant rester simple, habitué au franc-parler, parfois truculent avec des formules pittoresques jusqu'aux sarcasmes, il ne supporte pas l'affairisme ambiant, évite l'exposition médiatique et est resté très distant de la sulfureuse sphère politique. Bon pied bon œil, carrure imposante d'un ancien pilier de rugby, fronçant les sourcils en réfléchissant, il présente l'allure d'un grand notable avec sa courtoisie d'Ancien Régime, ses costumes trois pièces, sa pochette blanche et ses goûts portés vers la gastronomie, l'opéra, la campagne, les arts, la littérature notamment, les bons vins, le rugby ainsi que Venise. Signe particulier, il a une tête de gros matou ornée d'une belle crinière brune grisonnante balançant au rythme de sa voix de ténor ; cependant, il ne faut sûrement pas se fier à ce gros matou parce qu'il est en réalité un grand fauve ! Du reste, la crinière abondante de Canonnière lui a valu nombre de succès auprès des femmes, paraît-il ; rien d'étonnant parce que la crinière léonine est l'atout majeur de séduction du lion aux yeux des lionnes qui affichent une préférence pour les beaux mâles bruns de la savane. Son parcours a été impressionnant puisqu'il est parti de rien : appartenant à une famille modeste, âgé de dix-huit ans à peine, il décida de rejoindre les troupes gaullistes en pleine guerre, traversa l'Espagne franquiste, franchit la Méditerranée et participa à tous les combats de la 2ème DB jusqu'à l'Allemagne. Ayant atteint le grade de commandant, il se bâtit de solides relations parmi ses compagnons de guerre. Dès la Libération, il commença à travailler avec courage dans une petite banque privée, DEFI, dont il grimpa les échelons à la force du poignet jusqu'à en devenir son

directeur général. Après avoir mangé de la vache enragée, cet homme énergique sut saisir sa chance. Au décès du fondateur de cette banque, associé à plusieurs amis appréciés pendant la guerre, cet autodidacte acheta la totalité de son capital aux héritiers qui voulaient s'en défaire. Pendant la période de reconstruction, l'activité de DEFI se développa rapidement. Entouré d'une équipe de battants qu'il a toujours enthousiasmé, Canonnière décida de créer sans tambours ni trompettes nombre d'agences en France. Doté d'un grand pouvoir de conviction, il se fit quantité de relations dans le monde industriel. Ainsi, DEFI est devenue une banque spécialisée dans les opérations complexes : OPA amicale ou sauvage, alliance, introduction en Bourse, etc. Aussi, peu de fusions importantes de sociétés n'ont eu lieu en France sans qu'il y ait participé. Ainsi, la doctrine libérale de notre vieux lion, un faux débonnaire, cordial, fréquemment bougon, quelquefois féroce et n'hésitant pas à bousculer le monde des affaires, est devenue le grand catéchisme de la banque : « Fidélisation des meilleurs, profit maximum par la mondialisation, épanouissement des forces du marché et course au gigantisme pour les plus téméraires ». Avec le personnel, il a toujours fait preuve de paternalisme, mais il est resté impitoyable vis-à-vis des triples idiots qui perdent de l'argent. Pas son genre de faire dans la dentelle ! Malgré ce côté implacable, Canonnière, fauve de la finance auquel il faut ajouter une culture encyclopédique, est admiré pour son intelligence et par sa fermeté par ses troupes qui le surnomment : « l'Ancêtre » ou plus affectueusement : « le Vieux ». Pendant la construction de l'Europe, son dynamisme le poussa à donner une dimension internationale à la

banque DEFI pour pouvoir boxer sans complexe dans la catégorie des maisons prestigieuses comme la banque Lazard en absorbant à marche forcée et avec délectation de dynamiques petites banques dans le voisinage européen ; par instinct sans doute ou par discernement, il a toujours évité de courir après deux banques à la fois pour les manquer inévitablement. Du reste, cette stratégie habile ressemble de façon étonnante à la tactique habituelle de chasse des lions dans la savane : ainsi, le lion mange de tout faute de mieux, mais se régale avec délice des antilopes se trouvant dans les parages. Toutefois, pour ne pas mourir de faim et beaucoup plus avisé qu'on ne le croit, le lion n'en poursuit jamais bêtement deux en même temps.

Quelques années après la vague de nationalisations des banques, lors de la privatisation de DEFI, Canonnière réunit alors un tour de table solide avec des investisseurs n'ayant pas froid aux yeux et avec des compagnons de guerre ; il récupéra à cette occasion les lambeaux de cette banque gravement mise à mal par un politicien follement incompetent qui avait été parachuté par le gouvernement de l'époque. Après une période de remise en ordre qui dura plusieurs années, il s'est mis en chasse et a très vite fait exploser le nombre de coups financiers en France en persuadant des industriels que DEFI n'est pas une petite banque, mais surtout une maison de matière grise ne cherchant pas une taille gigantesque, mais la multiplication de petites victoires successives. DEFI étant une banque de dimension modeste, Canonnière, notre vieux président, un mélange d'intelligence, d'audace, de ruse et de pragmatisme, aime lancer cette phrase à ses proches : « Notre

principale force résidant dans notre excellente réputation, avançons avec prudence car l'avenir est incertain et car notre banque agile et réactive est de taille lilliputienne par rapport à celle de nos concurrents »

A l'intérieur de notre banque, la compétition pour obtenir une promotion est féroce sur la base de la réussite et des qualités de commandement. En effet, plus on grimpe et plus il faut avoir le boulot comme seule raison de vivre et être prêt à partir du jour au lendemain pour n'importe quelle mission. Comme il y a beaucoup plus de candidats que de postes à pourvoir à la direction, la pyramide hiérarchique a tendance à vite se rétrécir pendant l'escalade ; cela devient pire qu'un parcours du combattant. Pour être promu, il faut donc bosser comme un malade. Aussi les ulcères et les divorces, sans parler des angoisses, augmentent au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie, seule donnée claire pour les ambitieux. Par contre, comme dans une grande famille, la banque DEFI est une société ouverte où en général se pratique le tutoiement et où on s'appelle par le prénom en oubliant les rangs hiérarchiques ; l'expression décontractée y encourage la communication et la prise de décision ; les tenues vestimentaires y sont libres, mais doivent rester sobres ; enfin, les portes des bureaux sont ouvertes en général et on entre ainsi sans frapper. Malgré une compétition rude et une franchise sans agressivité, l'esprit d'équipe et le plaisir au travail règnent. Certains estiment que Canonnière a fait de cette banque une armée petite, mais équipée d'une belle puissance de feu avec son vivier de commerciaux et de matheux, mélange de vieux baroudeurs et de jeunes talents. Du reste, son